

Compte rendu

Kerbrat-Orecchioni, C. (2005).

Le discours en interaction.

Paris: Armand Colin.

Quel ordre règne sous l'apparent désordre des conversations? Comment s'organisent nos interactions verbales privées, professionnelles, publiques? Quels sont les mécanismes d'ajustement réciproques des interlocuteurs engagés dans le déroulement d'un échange?

Dans le prolongement des *Interactions verbales* publiées entre 1990 et 1994, cet ouvrage de Kerbrat-Orecchioni cherche à explorer le fonctionnement du discours-en-interaction, en passant en revue les différents outils théoriques dont nous disposons à l'heure actuelle pour le décrire. L'ambition de l'auteure n'est donc pas de proposer une théorie inédite de l'interaction mais plutôt de "faire fructifier l'héritage" (p. 8), en convoquant des corpus riches et variés, allant d'exemples empruntés à des œuvres de fiction, écrites ou orales (roman, théâtre, cinéma, sketches, etc.), en passant par des interactions authentiques dans des petits commerces, des émissions radiophoniques et des débats politiques.

L'ouvrage s'organise en 4 chapitres, dont nous allons brièvement résumer le contenu, avant de proposer une critique globale de l'ouvrage.

Le chapitre introductif (chapitre 1) présente le cadre théorique et méthodologique adopté par Kerbrat-Orecchioni depuis de nombreuses années. Plutôt que de revendiquer une appartenance à un courant déterminé, l'auteure défend une approche éclectique de l'interaction, reposant sur un choix raisonné d'outils jugés les plus appropriés aux objectifs descriptifs, et parfois remaniés en fonction de ses propres besoins analytiques. Sa démarche consiste ainsi à explorer le fonctionnement du discours-en-interaction "en mettant à profit (et à l'épreuve) certains des instruments d'analyse aujourd'hui disponibles, retenus pour leur efficacité descriptive, quel que soit par ailleurs le cadre théorique qui leur a donné naissance" (p. 5). Plus métaphoriquement, la linguiste affirme qu'il s'agit de se bricoler une boîte à outils diversifiée plutôt que de s'enfermer dans un modèle dont l'opérativité se limite à certains niveaux seulement, au risque de se rendre aveugle aux autres aspects du fonctionnement de l'interaction. Comme elle le relève elle-même:

"Ces outils peuvent relever de l'analyse du discours ("école de Birmingham" et "école de Genève" principalement), de la pragmatique (Grice, théorie des actes de langage, pragmatique contrastive), et bien sûr des différents courants interactionnistes: analyse

conversationnelle mais aussi ethnographie des communications (Hymes), sociologie interactionnelle (Gumperz), microsociologie (Goffman) et ses prolongements dans la théorie de la politesse linguistique (Brown & Levinson), etc." (p. 23).

En d'autres termes, Kerbrat-Orecchioni revendique l'éclectisme ou le syncrétisme méthodologiques, et cela en dépit de la connotation péjorative dont le terme est souvent affublé (assimilé à l'amateurisme). Il reste qu'adopter un tel cadre théorique n'est pas facile en raison du saut épistémologique qui sépare notamment l'analyse conversationnelle *stricto sensu* – qui adopte une perspective inductive avec une approche qui émerge des données – et la pragmatique traditionnelle – qui part de constructions théoriques qu'elle applique à la langue, s'inscrivant dans une perspective déductive. Cependant, Kerbrat-Orecchioni dépasse allégrement cette apparente contradiction, en affirmant qu'"une discipline se définit par son objet d'investigation plus que par le type d'approche adopté sur cet objet" (p. 14).

Le livre se poursuit avec deux blocs centraux, qui privilégient certains phénomènes chers à l'auteure – et jugés importants – comme les divers types de négociations conversationnelles (chapitre 2) et le fonctionnement de la politesse (chapitre 3).

Dans le chapitre 2, Kerbrat-Orecchioni montre que l'établissement des relations interpersonnelles, l'interprétation du contexte et des rôles, la construction des séquences, la constitution du thème de la conversation (topic) ou la clôture d'un échange font l'objet d'ajustements incessants de la part des interlocuteurs engagés dans une interaction. Même la construction des tours de parole est une affaire interactive et donc sujette à être négociée. En bref, toute activité qui doit être coordonnée doit en ce sens être négociée. Négocier, c'est se mettre d'accord sur la façon dont une action sera accomplie et sur sa signification. L'auteure montre que cet accord est réalisé à travers une séquence d'étapes où les locuteurs interviennent de la manière suivante (cf. p. 98):

1. A fait à B une proposition;
2. B conteste cette proposition, en assortissant éventuellement cette contestation d'une contre-proposition: il y a alors négociation potentielle, laquelle ne va pas nécessairement s'actualiser. En effet:
3. - Si A accepte immédiatement cette contre-proposition la négociation est en quelque sorte étouffée et l'on a affaire à un simple ajustement.
- Si A rejette cette contre-proposition et maintient sa position initiale, il y a "cristallisation du désaccord", et c'est l'amorce d'une négociation.

Le chapitre se poursuit en montrant les différentes façons dont peut s'actualiser ce schéma dans divers types d'interactions, avant de se clôturer sur l'analyse d'un cas particulier de négociation: le malentendu. La linguiste

explique que ce phénomène trouve son origine dans le fait que les partenaires d'une interaction interprètent différemment un segment linguistique, qui se prête à deux lectures également possibles, le contexte ne permettant pas de trancher entre elles. Dans l'ensemble, ce chapitre est central, et parvient parfaitement à démontrer que le discours-en-interaction a pour particularité d'être co-produit et de résulter d'un incessant travail collaboratif.

Le chapitre 3 est consacré au fonctionnement de la politesse et permet à l'auteure de revisiter le modèle de Brown & Levinson, tout en convoquant largement Goffman en croisement avec Searle. Loin des comportements rituels invoqués dans les manuels de savoir-vivre, la politesse est ici entendue dans ses manifestations linguistiques comme recouvrant tous les aspects du discours dont la fonction est d'adoucir la violence inhérente à toute prise de parole et de préserver le caractère harmonieux de la relation interpersonnelle. Or, si de nombreux actes de langage sont potentiellement menaçants pour les faces des interlocuteurs (d'où la notion de *Face Threatening Acts* ou actes menaçants pour les faces) il en est qui sont plutôt valorisants pour ces mêmes faces. Pour rendre compte de ces derniers, Kerbrat-Orecchioni introduit la notion de *Face Flattering Acts* (ou actes flatteurs pour les faces). Une fois les bases du modèle posées et aménagées, l'entreprise menée par l'auteure est de dresser un inventaire et de décrire les principaux procédés linguistiques qui peuvent être mis au service de la politesse (autant négative que positive). Ainsi, la politesse englobe par exemple la formulation indirecte des actes de langage ("Peux-tu fermer la porte s'il te plaît?" au lieu de "Ferme la porte!"); elle explique l'existence de certains énoncés préliminaires ("Tu peux me rendre un service?") ou procédés réparateurs (excuses et justifications); elle permet de rendre compte de certains emplois comme l'imparfait ou le conditionnel d'atténuation ("Je voulais savoir si...", "Je voudrais savoir si..."), tout comme de certaines figures de rhétoriques (l'hyperbole, la litote, l'euphémisme); elle justifie la présence de certains adoucisseurs ("s'il vous plaît", "excusez-moi") ou modalisateurs ("Il me semble que...", "Je trouve / crois que..."); en outre, elle regroupe les remerciements, les compliments ou les louanges, les offres, etc. Le chapitre se clôt en offrant une description de la politesse dans les petits commerces, avec une attention particulière portée au minimisateur « petit » dans ce type de corpus. En bref, ce chapitre explore les nombreuses et diverses ressources qui permettent l'exercice du travail des faces en discours. Cependant, si Kerbrat-Orecchioni affirme que la théorie de la politesse fait aujourd'hui partie du vocabulaire de base de tout chercheur ès conversations, encore faudrait-il préciser: de tout chercheur qui croit à la notion d'acte!

Le chapitre conclusif (chapitre 4), intitulé "Approches comparatives", regroupe des réflexions sur le fonctionnement comparé, d'une part des interactions dans différentes cultures, et d'autre part des interactions authentiques avec

celui de leurs représentations fictionnelles (et plus précisément romanesques). Dans le cas du fonctionnement des interactions intraculturelles, Kerbrat-Orecchioni définit la perspective contrastive comme consistant à comparer les normes et comportements communicatifs attestés des membres dans deux sociétés différentes ou plus. Si pour autant la notion de remerciement est universelle, les conditions d'emploi du remerciement sont-elles les mêmes en Grèce qu'au Japon? Les formulations de la requête s'opèrent-elles de la même manière en Chine qu'en France? L'auteure nous met en garde contre les problèmes méthodologiques qu'engendre l'approche comparative dans la recherche culturelle en linguistique, tant il est malaisé parfois de dissocier langue et culture.

Dans la seconde partie de ce dernier chapitre, l'auteure s'interroge sur la façon dont les auteurs restituent les conversations orales dans les dialogues écrits. Quel degré de mimétisme existe-t-il entre des conversations authentiques et des dialogues littéraires? La richesse des phénomènes de l'oral (interruptions, ratés, chevauchements, etc.) trouvent-ils leurs équivalents typographiques? Autrement dit, dans quelle mesure sont-ils transposables à l'écrit? Tout en soulignant les limites de cette entreprise (l'interaction se construit pas à pas, en temps réel alors que le dialogue romanesque est entièrement pré-construit, élaboré et rédigé dans une temporalité qui n'a rien à voir avec celle de l'interaction, devant obéir à des impératifs de linéarité), Kerbrat-Orecchioni mobilise certains concepts théoriques décrits tout au long des chapitres précédents pour l'interprétation des dialogues romanesques. On peut toutefois s'interroger dans quelle mesure il est possible de "plaquer" ces notions à des dialogues fictionnels. Peut-on par exemple faire correspondre "réplique" à tour de parole ou "aparté" à séquence latérale?

De manière générale, le livre de Kerbrat-Orecchioni donne un accès riche aux particularités du discours-en-interaction, en rendant attentif à l'alternance des tours de parole et à leur construction collaborative, à certaines constructions syntaxiques bancales propres à l'oral, à la question des ratés, des autocorrections et des réparations, etc. Par ailleurs, il offre des analyses approfondies de plusieurs extraits de corpus, en insistant également sur la récolte des données et leur transcription. De manière très didactique encore, il permet de revenir sur la définition de plusieurs concepts clés, comme celui de paire adjacente, d'échange ou d'acte de langage, tout comme sur la question du contexte, de l'interprétation et bien d'autres notions encore, dont on sait combien elles sont fondamentales pour l'approche des interactions verbales. Sans prétendre être une "somme" en matière d'analyse du discours-en-interaction, l'ouvrage réussit son pari en offrant un vaste aperçu des instruments d'analyse disponibles dans l'approche de l'interaction. En cela, ce livre constitue un apport non négligeable pour la discipline, dont beaucoup de recherches proviennent du monde anglo-saxon et sont publiées en anglais.

En outre, l'ouvrage témoigne de la diffusion considérable que connaît l'analyse des conversations à l'heure actuelle. Ce regain pour l'étude de l'oral témoigne d'une incroyable diversification des perspectives théoriques adoptées et des méthodes d'investigation mises en opération. Cette diversification s'accompagne d'un enrichissement non moins remarquable de divers corpus de français parlé et banques de données sur lesquels sont fondées les interprétations, théorisations et modélisations du système linguistique. Toutefois, l'intérêt croissant qui est prêté depuis plusieurs années – et dans plusieurs domaines de la linguistique – aux données de l'oral, et notamment interactives contribue à faire du discours-en-interaction un domaine qui n'est pas scientifiquement homogène. En cela, l'ouvrage de Kerbrat-Orecchioni se fait l'écho de cette diversification et de l'immense brassage théorique qui en découle.

Si l'interaction est un objet d'investigation vaste et complexe, la prolifération de la terminologie est elle aussi à cet égard très parlante: interaction, conversation, dialogue, communication, etc. Ainsi, à l'heure où l'interaction recèle autant de définitions que d'approches théoriques et méthodologiques différentes, il peut sembler "imprudent" de mélanger les instruments d'analyse ou de vouloir autant "fusionner" les courants. Au lieu de se ranger dans le champ de la complémentarité, où "les concepts essaient, émigrent, traversent les frontières des écoles et même des disciplines" (p. 21), il pourrait paraître salutaire d'aborder le discours-en-interaction avec une rigueur méthodologique qui contribuerait à clarifier le champ scientifique. En d'autres termes, si la linguiste fait du "butinage théorique" une nécessité, il peut néanmoins régner sinon un certain malaise du moins une certaine confusion au sein de ce métissage. Dans une mise au point préalable, Kerbrat-Orecchioni précise par exemple que son travail ne relève pas de l'analyse conversationnelle (p. 5). L'avertissement est honnête. Toutefois, ce constat est quelque peu déroutant: en effet, quelques lignes plus bas, l'auteure cite Goodwin, tout en avouant une prédilection particulière pour la littérature conversationnaliste et les *Lectures* de Sacks. Cette posture se révèle à nouveau problématique dans les analyses, qui usent de concepts qui semblent parfois peu compatibles. Même si Kerbrat-Orecchioni affirme que la différence d'approche entre l'analyse conversationnelle et l'analyse du discours est exagérée (p. 14, note 2), il reste que l'analyse conversationnelle dans son acception étroite est incompatible avec la plupart des approches desquelles l'auteure semble vouloir la rapprocher. En revendiquant un émergentisme radical, l'analyse conversationnelle d'inspiration éthnométhodologique s'inscrit dans un empirisme indispensable où toute construction théorique dépend des données. Autrement dit, l'analyse conversationnelle au sens strict du terme est une approche empirique qui évite de se donner des catégories préalables à l'analyse. Elle cherche plutôt à identifier les "méthodes" qui permettent aux membres en société de structurer

– dans l'interaction verbale – à la fois des contenus communicatifs et des activités sociales. L'adoption du point de vue des locuteurs (perspective émique) est centrale et interdit les jugements intuitifs de grammaticalité. L'analyse du discours (*Discourse Analysis*) quant à elle renvoie moins à une méthodologie spécifique qu'à son objet d'analyse, la conversation. Elle s'appuie sur une variété d'outils méthodologiques, allant de la théorie des actes de langage au modèle dramaturgique de Goffman, en passant par la linguistique de l'énonciation et l'analyse conversationnelle, dont elle emprunte les concepts sans toutefois en adopter la démarche ou la mentalité analytique. Cette brève mise au point permet de saisir combien l'approche de Kerbrat-Orecchioni se veut "fédératrice". Cependant, cette posture analytique ne permet pas toujours de saisir la spécificité et les caractéristiques des courants d'où sont tirés les concepts utilisés. Pour conclure, malgré l'immense richesse que recèle un tel ouvrage, son éclectisme théorique estompe parfois la spécificité des contours des différents modèles qui décrivent les interactions verbales, autant dans leurs importantes divergences théoriques et méthodologiques que dans leurs origines historiques différentes.

Anne-Sylvie Horlacher

Universités de Lausanne et Neuchâtel

anne-sylvie.horlacher@unine.ch